

« La clé de la traite est dans les rues de Dakar »

A la veille de la Journée de commémoration de l'abolition de l'esclavage, rencontre avec l'historien sénégalais Ibrahima Thioub, qui poursuit ses recherches à Nantes.

Entretien

Ibrahima Thioub.

55 ans, historien et universitaire sénégalais. Enseignant à Dakar, il poursuit, à l'Institut d'études avancées de Nantes, ses recherches sur le rôle de la couleur de la peau dans les relations humaines.

Entre le XVI^e et le XIX^e siècle, onze millions d'Africains ont été capturés et déportés.

Comment cela a-t-il été possible ?

Pour soumettre, le maître a besoin de construire cet homme, cette femme, cet enfant, comme radicalement différents de lui. La couleur de la peau est un instrument de cette construction d'avec l'autre dominé, considéré comme inférieur.

Pourquoi la couleur de la peau a-t-elle tant d'importance dans l'histoire des relations entre l'Occident et l'Afrique ?

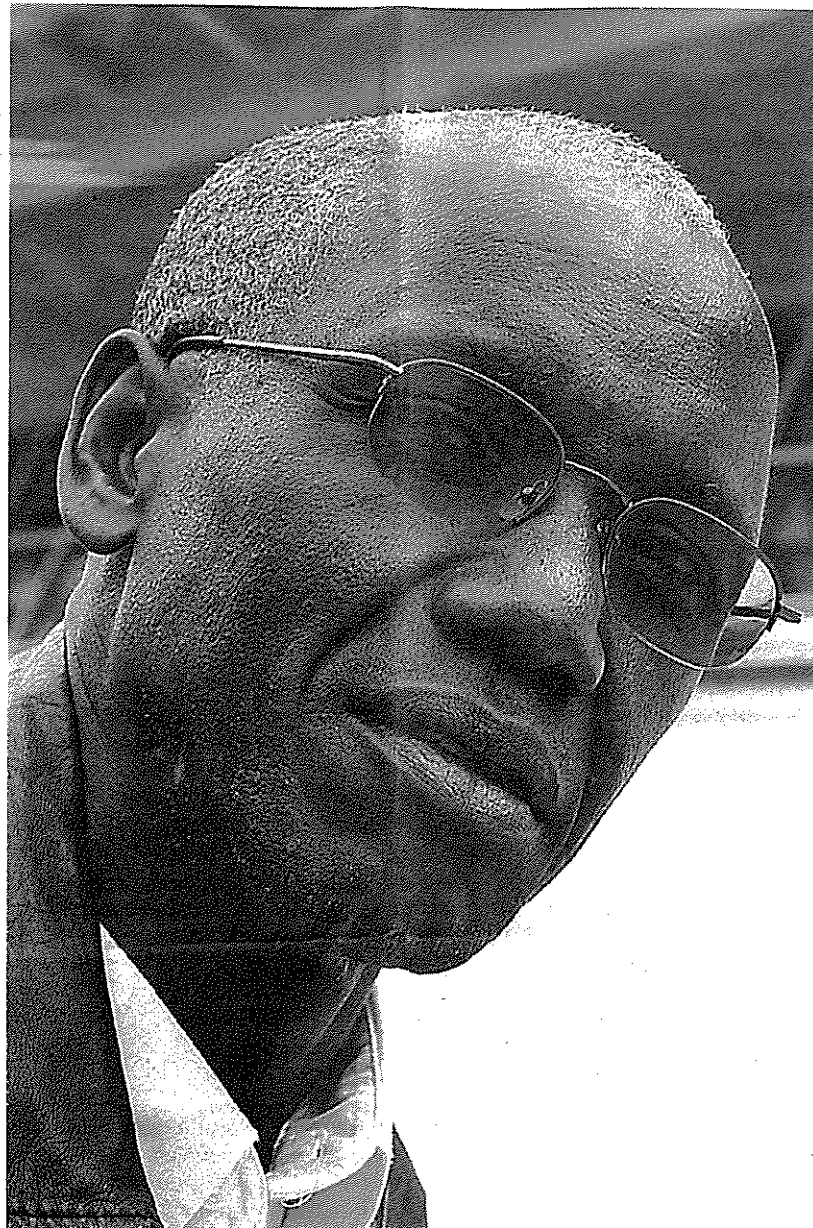
C'est ce que je cherche à savoir. Pourquoi être fier ou honteux de la couleur de sa peau ? Alors qu'on ne devrait être fier que de ce que l'on a fait. D'autant que la race n'existe pas. Un noir peut être génétiquement plus proche d'un blanc que de son voisin noir. Le racisme est une construction.

Qu'y a-t-il d'universel dans la soumission esclavagiste ?

Le fait qu'elle se fonde sur un acte de violence. Et à partir de deux justifications : ce serait inscrit dans la nature et voulu par Dieu. En d'autres termes, le noir est un être par essence arriéré et on ne peut lutter contre. D'ailleurs, n'a-t-on pas longtemps discuté pour savoir si les noirs avaient une âme ? Tous arguments qui ont rendu la domination durable.

Comment sauve-t-on leur âme ?

On les baptise. Et ainsi, explique-t-on, on les élève, on en fait des êtres civilisés. Cette idée sera beaucoup vendue au XVIII^e siècle, celui des Lumières, à l'opinion européenne et chrétienne, pour faire admettre la



Ibrahima Thioub, à Nantes, où étaient armés les bateaux de la traite atlantique.

violence extrême de la traite, de gens enfouis dans les mines, les plantations.

La traite n'arrive pas à n'importe quelle époque ?

Elle se développe au moment de la construction des États-nations et

du capitalisme qui ont besoin de sucre, coton, or, argent... Jusqu'au XIX^e siècle, début de la colonisation, l'Occident ne contrôle pas politiquement l'Afrique. Les Européens sont installés à l'embouchure des fleuves, sur des îles. Dans des lieux sécurisés.

Ils ont besoin de relais pour capturer les esclaves ?

Oui. Une aristocratie africaine va s'en charger, qui encercler les villages de l'intérieur, pille, capture et livre des paysans, les gens les plus fragiles, non pour de la pacotille, mais pour des objets de valeur (vêtements, alcools, parfums, armes...) qui confèrent une puissance symbolique à ceux qui les possèdent.

Les princes ne sont pas des protecteurs. C'est ça ?

Ils ne se soucient pas des besoins des gens. Mais de leur seule jouissance et toute-puissance. Cette mentalité survit aujourd'hui. Les élites s'emparent des ressources. Elles se fichent du délabrement du système de santé, des écoles. Leur reproduction ne dépend pas du pays.

L'objet venant de l'extérieur est toujours un symbole de pouvoir ?

Cette posture s'est construite dans la traite Atlantique. Aujourd'hui, les élites politiques, économiques, religieuses, universitaires, continuent de piller le continent, d'en détourner les richesses naturelles. Elles sont toujours dans une économie d'extraction qui pousse des pauvres gens, les nouveaux esclaves, à embarquer sur des pirogues, à l'assaut de l'Europe.

Comment l'Afrique peut-elle sortir de l'impasse ?

En évitant les complicités copains-copains, entre les élites européennes et africaines. Ce qu'on appelle la Françafrique, système de dépendance que Nicolas Sarkozy n'a pas abandonné. Le luxe de la consommation des élites est insolent. Ces voitures somptueuses roulant sur des routes défoncées, qui croisent des femmes dont la tête est le seul mode de transport des objets, comme au néolithique, c'est révoltant. L'alternative existe. Elle est dans une critique radicale de la consommation prédatrice.

Franck Dubray

Recueilli par
Gaspard NORRITO.